Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 14 (1939-1940)

Heft: 3

Artikel: Le vrai Lamartine

Autor: Manganel, Ernest

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870045

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE VRAI LAMARTINE

C'est par un portrait de ce que nous serions désormais tenté d'appeler « le faux Lamartine », que M. Henri Guillemin commença son exposé [1] ; un Lamartine dévalorisé, démonétisé dans sa personne et dans son œuvre à la suite de jugements comme celui de Flaubert : « Une source ? — Tout au plus un robinet » ; un Lamartine pleurard et faible dont les manuels de littérature se sont faits les propagateurs. Cette image légendaire et trompeuse de poète débile, l'écrivain lui-même s'est aidé à la façonner en donnant à certains de ses poèmes des titres fâcheux, en approuvant les vignettes ridicules qui illustrent quelques-unes de ses œuvres, ou en prenant parfois devant les gens des attitudes d'une fadeur désespérante. Lui, débile, s'écrie le conférencier, ce « grand diable de Bourguignon », qui vécut jusqu'à 80 ans... regardons-le plutôt vivre et grandir.

Et ce fut une succession extraordinairement riche de faits précis et souvent inédits, de détails savoureux ou érudits, de récits amusants ou poignants, de mises au point délicates, d'observations aiguës, de conclusions péremptoires. Tout cela apporté avec un élan, une fougue magnifique, et surtout un naturel parfait. Aussi, à peine avait-il commencé son prestigieux exposé, que nous n'hésitions pas à situer M. Guillemin parmi les meilleurs de ces Français à qui il a été donné de rester très sensibles, très humains, quoique devenus très savants. Une telle aisance à se mouvoir dans les situations les plus diverses

[1] Conférence faite sous nos auspices le mercredi 7 février 1940 par M. Henri Guillemin, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux.

et les plus complexes, comme nous l'apprécions, et comme nous la goûtons avec un plaisir extrême !

Ainsi guidés, il nous sembla aussitôt que de tous côtés des voiles s'écartaient, des chemins s'ouvraient pour qu'apparaisse un paysage vrai, avec des vallées profondes allant vers des cols, des arêtes, des sommets. Toute la fresque d'une existence bien remplie passait devant nous — celle d'un homme profondément pris par la vie ; un homme au regard pénétrant, au cœur bon, à l'âme passionnée et tourmentée très au delà des apparences.

Donner ici le schéma, les grandes lignes de ce tableau saisissant est chose pénible, tant nous avons le sentiment qu'en faisant cela nous réduisons à quelques traits piteusement squelettiques ce qui fut une démonstration de vie intense.

L'enfance de Lamartine fut tout d'abord, à cause des événements, très agitée. Ce n'est guère qu'à partir de 1795 que la vie de la famille redevint normale. Dès ce moment-là, l'enfant reçut une éducation assez virile, dans tous les cas dépourvue de mollesse. *Les Confidences* ou *Le Manuscrit de ma mère* ne disent pas la vérité sur cette éducation ; il faut aller la chercher dans *Le Journal intime de Madame de Lamartine*. On y trouve toutes les préoccupations d'une mère soucieuse d'élever très bien son enfant. Soucis assez anodins que causent les incartades de l'âge ingrat (Alphonse a tiré les cheveux de ses sœurs, Alphonse s'est enfui un vendredi du séminaire et on l'a retrouvé à l'auberge attablé devant une oie...), — soucis plus sérieux que peut faire naître une disposition très caractérisée à la dilapidation, — soucis graves que pose l'éducation religieuse.

En 1808, les études sont achevées. Que fera ce fils de famille légitimiste ? Il ne fera rien. D'où les mauvaises années, la période des désordres — « mes désordres », comme Lamartine dit lui-même quand il en parle. L'amour filial, très profond en lui, les sentiments affectueux et amicaux, les convictions religieuses, rien ne peut le retenir. Les aventures se succèdent. Elles sont connues. Elles arrivent à Lyon où, âgé de 19 ans, il

séjourne quatre mois et s'y conduit fort mal, dans le Mâconnais (tentative de mariage Henriette Pommier), en Italie (Antoniella qui deviendra Graziella). Revenu d'Italie en 1812, l'oisiveté retrouvée sera une fois de plus propice à de nouvelles amours.

La chute de l'usurpateur se produit enfin et l'on va pouvoir caser le fils. En uniforme resplendissant, il apparaît bientôt dans les Gardes du Corps. Soldat maussade, il sera très vite dégoûté d'accompagner sabre au clair les œufs sur le plat allant vers la table royale. Il revient chez lui pour y faire admirer son uniforme en vue de faciles conquêtes. En 1815, contrairement à ce qui a été dit ou écrit, il fit son devoir. Il ne passa pas il est vrai la frontière belge, mais il passa la frontière suisse. Affaire de climat plus ou moins agréable, ajoute en souriant M. Guillemin.

On sait ce qui arriva à Nernier ; mais c'est là une rencontre sans importance, vite empreinte de part et d'autre de lassitude. L'aventure qui vient, par contre, fut capitale. Elle eût pu n'être qu'une simple distraction de ville d'eau (1816, à Aix-les-Bains) ; elle fut déterminante : Lamartine a aimé Julie Charles. Cette femme avait une âme riche, et le destin de cette grande condamnée a agi de façon définitive sur le destin de Lamartine. Par sa conversation, ses questions, ses inquiétudes, elle l'a obligé à prendre position devant la vie, devant la religion. Elle a apporté le trouble dans son sentiment de la légitimité de sa conduite, elle lui a fait poser à nouveau le problème de la responsabilité. Et lorsqu'elle meurt, en 1817, elle laisse un homme qu'elle a puissamment aidé à se délivrer de ses attaches charnelles, qu'elle a exhaussé. « Je ne descendrai plus de la sphère où elle m'a ravi. »

Nous sommes à un pojnt culminant, à un de ces moments où les choses tournent pour s'orienter autrement. Cependant, Lamartine succombe une fois encore, malgré lui ; mais il étouffe vite dans un amour qu'il n'a pas voulu. C'est alors que, pour échapper, il décide de se marier. Il fera cela par religion. Beaucoup d'autres décisions sont également prises alors. Il obtient

une situation. La même année (1820), à la suite d'une grave maladie, il se confesse et prend l'engagement de se tenir pour toujours dans le christianisme.

Lamartine a 30 ans. Là commence la deuxième étape, celle de sa vie publique (1820-1851). M. Guillemin brasse les faits multiples de cette période avec une dextérité toujours plus étonnante.

Le ménage Lamartine va très bien, parce que Lamartine veut que cela soit ainsi. Le conférencier tient à bien établir ce point qui trop souvent a été gratuitement contesté. La vie conjugale de Lamartine est propre. Il a pris un engagement valable et grave ; il l'a tenu. N'est-il pas heureux ? Il a des enfants, le succès lui sourit, sa renommée grandit, il est riche, sa femme... « je suis content même de son physique », écrit-il à un ami. En 1830, il est élu à l'Académie. C'est le triomphe. Il est au sommet de la gloire.

Lamartine a 40 ans. Il est donc éligible et sa carrière politique commence, et avec elle une longue épreuve qui se terminera par un écœurement. Ce n'est pas par désœuvrement qu'il fait de la politique ; un texte (novembre 1836) — *De la politique rationnelle* — en apporte une preuve manifeste. Du reste toute son attitude montre assez à quel degré il s'est engagé, compromis. N'est-il pas un des seuls qui vit aussitôt, avec une grande lucidité, les causes, les raisons nouvelles qui ébranlaient la société ? Il jugea la situation assez périlleuse pour sacrifier sa production poétique à son action, pour trouver des solutions aux problèmes sociaux, surgis de tous côtés. *Les Girondins* eurent un succès inimaginable. Ainsi jusqu'à ce qu'il fût à la tête de l'opposition, jusqu'à la débâcle, en dépit de toutes ses démarches habiles, de toutes ses idées généreuses.

De 1851 à la mort, c'est l'agonie. M. Guillemin n'insiste pas sur ces années, mais il revient au contraire, pour que sa conclusion soit magistrale, et ainsi tout à fait digne de l'ensemble de son exposé, sur la pensée religieuse de Lamartine. « Ma tristesse est entre Dieu et moi ». Il fut en effet toujours troublé par le souci métaphysique. Cet homme du XVIIIe

— un encyclopédiste, un voltairien, à vrai dire — eut toujours de la peine à se tenir dans son catholicisme. Il voit partout des obstacles. Ainsi il ne put jamais admettre dans la communion une présence réelle. De 1820 à 1830 surtout, il lutte pour se maintenir dans cette foi que sa mère a mise en lui. Une certaine politique catholique le dégoûte. Il s'indigne contre l'exploitation temporelle de l'Eglise. Et puis, autour de lui, toutes les incroyances se manifestent. Des gens s'efforcent de le déconvertir. Il voit la débâcle du christianisme et il souffre. Il essaye d'adapter les temps à sa croyance, ou le contraire. C'est alors qu'il entreprend le voyage d'Orient, qui n'est autre que la marche à l'oracle. Il veut voir, il veut se rendre compte. La foi doit revenir, doit survivre. A Nazareth, la communion s'établit ; tout est sauvé. A Jérusalem, les circonstances — il y règne la peste — sont défavorables. La visite des Lieux Saints se fait au pas de course. La liaison ne s'établit pas. Il ne se passe rien. Il quitte Jérusalem déçu. Christ ne peut pas être Dieu. Une lassitude sans nom s'empare de Lamartine. Il comprend qu'il va revenir comme il était parti. Il est malheureux. L'ombre de sa mère seule l'attache encore et fortement, malgré tout, à sa religion ; le rationalisme l'en éloigne et l'égare. C'est alors que survient, à Beyrouth en 1832, la mort de sa fille Julia. Dans sa misère, avant que tout ne soit fini, il conserve une espérance, et il prie. En vain. Aucune réponse. Le ciel est vide. L'enfant meurt. Plus rien ne tient. La cassure avec le catholicisme se fait là.

Après, il y a toutefois encore des essais de rapprochement. Il y a des tentatives venues du dehors, comme celle (1863) causée par le testament de sa femme, où elle le supplie de revenir à Christ. Les questions demeurent sans réponses. Qui est Dieu ? Figure, image insaisissable ? Il est ce qui ne s'atteint pas. Dieu est père et Dieu est tyran. Lamartine va de l'un à l'autre, et la tentation du blasphème est toujours en lui et le tourmente. « Il y a des taches sur Dieu, comme il y a des taches sur le soleil ». Dualité, hésitations, souffrances. Il ne peut cependant consentir à rester les mains vides et ensanglantées (*Chute d'un Ange*) ;

il revient toujours vers le juste (*Jocelyn*) qui « ferme les yeux et dit : tout est bien ».

M. Henri Guillemin termina ainsi sa magnifique conférence. Il venait de nous faire passer deux heures d'une rare beauté, en communion passionnante avec celui qui est pour lui — il le sera désormais pour nous — le vrai Lamartine.

Ernest MANGANEL.